

M. DUVOISIN, DE BÉRÉE, A M. CASALIS

*Deux âmes mûres pour le ciel, paisiblement recueillies pendant la guerre.*

27 juin 1881.

Un seul de nos chrétiens a été tué pendant la guerre ; mais plusieurs sont morts de maladie ou par suite d'accidents. L'un des plus regrettés sera le cher Timothée de Kolonyama, l'un des deux ou trois membres du Synode qui s'étaient offerts pour la mission du Zambèze. C'était le plus courageux, le plus zélé de tous les hommes de notre Eglise, un vrai disciple de Jésus-Christ, qui, dès le jour de sa conversion, s'était donné à lui sans réserve, le confessait hautement, et dont toute la conduite s'élevait en témoignage contre le langage ou le manque de droiture de bien des membres du troupeau. Il a succombé, dans un camp, à une attaque d'épilepsie, mal auquel il était sujet. Les pasteurs ritualistes, après s'être assurés que c'était un chrétien baptisé, et, ce qui vaut mieux, un chrétien fidèle, ont creusé sa tombe dans leur cimetière et suivi son convoi.

Cela me rappelle de lui un trait qui nous avait jadis bien amusés, dirai-je ? ou touchés. Ce brave Timothée, dont toute la parenté est ce qu'il y a de plus païen, habitait un village à quelque distance de l'annexe de Kolonyama. Un jour, il rêva qu'il était mort et que, suivant le rite païen, on l'ensevelissait dans un parc à bestiaux. La pensée que ce rêve pourrait se réaliser un jour fit sur lui une telle impression, qu'il prit aussitôt la résolution de quitter son village et d'aller s'établir dans notre annexe, ce qu'il fit, malgré l'opposition de sa femme. Bon gré mal gré, cette dernière dut le suivre ; peu à peu elle se radoucit, et lorsque la guerre éclata, elle était, quoique non encore convertie, l'une des femmes les plus assidues à la chapelle. Son mari ne cessait de la recommander à nos prières ; aussi j'ai la bonne confiance qu'elle fera comme Chris-

tiana dans Bunyan. Ce brave Timothée, mon cœur se serre à la pensée que je ne le reverrai plus. Il me manquera bien à nos réunions mensuelles d'étude de la Parole de Dieu ; nul n'y venait avec plus de régularité ou autant d'ardeur. C'était l'un des jeunes gens très rares dans nos Eglises auxquels pouvait s'appliquer en toute vérité cette parole d'un apôtre : « Jeunes gens, je vous ai écrit parce que vous êtes forts... » (I Jean 2, 14).

Une autre figure bien originale qui manquera à nos fêtes d'Eglises, si nous célébrons encore des fêtes, c'est la vieille Priscille, veuve du fameux Yoshua Makoanyane, l'une de vos enfants en la foi, si je ne me trompe, et d'entre les prémices de l'Eglise de Thaba-Bossiou. C'était une de ces chrétiennes de la vieille roche et zélée à sa manière. On raconte qu'autrefois, aux services du dimanche, elle avait l'habitude, à un moment donné, de s'émouvoir par degrés, puis, tout d'un coup, d'éclater en pleurs, comme pour inviter le reste de l'auditoire à l'imiter. Un jour qu'elle avait échoué dans cette tentative, on l'entendait dire à de jeunes femmes : « Oh ! vous autres, que vous avez le cœur dur ! j'ai beau entonner, vous ne voulez pas me suivre ! » Tel était le caractère de sa piété un peu trop démonstrative ; aussi Madame Maitin l'appelait-elle, en riant, « notre vieille pharisienne. » Mais elle appartenait sincèrement au Seigneur, et peu à peu il a achevé son œuvre en elle. Il y a quelques semaines, j'appris qu'elle était malade et j'allai la visiter dans une de ces gorges pittoresques que vous savez, où elle s'était réfugiée avec quelques femmes de son village. Je la trouvai seule dans la petite cour de sa demeure à l'entrée d'une grotte, pleine de vivacité comme toujours ; mais je fus frappé de ce qu'il y avait d'intime et de joyeux dans son expression. Elle ne s'appuyait pas sur elle-même, disait-elle, mais sur l'Agneau immolé pour elle. Le Seigneur l'avait mûrie pour le ciel. Elle ne paraissait pas cependant bien mal, et j'étais loin de me douter que je la voyais pour la dernière fois. A notre

retour de Thaba-Chicha, on nous apprit qu'elle n'était plus. Elle s'était endormie en paix, sans souffrance, en disant aux personnes qui l'entouraient de ne pas la pleurer, qu'elle s'en allait auprès du Seigneur, et qu'elle ressusciterait un jour, comme Lazare dont elle leur raconta de nouveau l'histoire. En mon absence, notre brave Petrose, un des élèves de l'école biblique, qui était venu partager ma solitude, alla faire le service sur sa tombe. Il y avait là plusieurs femmes qui se lamentaient en disant : « Qu'allons-nous faire maintenant que notre mère nous a quittées ? Qui va nous appeler à la prière et nous exhorter ? » Voilà un éloge funèbre qui en vaut bien un autre, et l'on croirait entendre comme un écho de la scène qui se passait dans la chambre haute où Dorcas était couchée à Joppé.

LOUIS DUVOISIN.

L'ancien pasteur de Thaba-Bossiou se souvient avec émotion de Priscille et trouve que M. Duvoisin a parfaitement dépeint son caractère. Femme de Makoanyane, le grand champion de Moshesh, elle avait autant d'énergie que lui et le suivait parfois au milieu des plus grands périls. Depuis le moment où cette espèce d'amazone fut baptisée, avec nos plus anciens convertis du Lessouto, elle est restée fidèle à l'Évangile, mais non sans mettre maintes fois la patience de son pasteur à l'épreuve par ses excentricités et ses brusqueries. « Je prophétise à côté de toi, » lui disait-elle, lorsqu'il lui recommandait d'adoucir le ton des âpres appels à la repentance qu'elle adressait même à des chefs auxquels il ne faisait pas bon manquer de respect. Du reste, ses remontrances et ses exhortations ne produisaient jamais de querelles, parce que personne ne doutait de la sincérité de sa foi. — Après une vie de quatre-vingt-dix ans au moins, dont plus de la moitié s'était passée au milieu des plus profondes ténèbres du paganisme, la voilà au sein des béatifiques clartés de la Cité céleste.

E. C.